



1858-1859



A U printemps qui précéda cette saison, nous nous trouvions à Paris, mon frère, de Madec et moi, et nous eûmes un jour l'idée d'aller au célèbre manège de M. de Lancosme-Breve. Il nous demanda, en nous voyant, si nous venions pour prendre des leçons? Nous répondîmes que nous chassions à courre et que nous venions pour être jugés et nous juger nous-mêmes.

« A tout à l'heure, alors, Messieurs. Je vais vous faire monter trois chevaux

difficiles et très peu maniables, mais seulement après le cours actuel. Je vais donner les ordres immédiatement. »

Une demi-heure après, on nous présenta les trois chevaux. Nous mettons nos étriers au point, et nous nous plaçons vivement sur nos selles en costume de ville et sans éperons ; puis sur invitations successives, nous procédons aux tours, au pas, au trot, au galop, puis au saut des obstacles. A chaque fois nous arrêtons nos chevaux avec un ensemble parfait devant le maître en équitation.

« C'est bien, Messieurs ; assez, nous dit-il ; vous êtes d'admirables cavaliers, mais vous avez chacun une façon différente de monter. Moi j'en ai une quatrième, et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de garder chacun le mode adopté à notre début. — « Si notre ami de Bastard nous avait accompagnés, M. de Lancosme aurait constaté une cinquième

manière de monter, mais une bonne aussi, car de Bastard était un cavalier intrépide, et il savait tirer d'un cheval tout le parti possible.

C'est peu après, au commencement de la saison de chasse, que débutèrent, provenant de mon fameux et colossal bâtard anglo-poitevin, *Lucifer*, et de *Tintamarre*, chienne de Vendée, d'une très grande vitesse, les huit chiens et deux chiennes de la même portée qui ont été si admirés.

A leur naissance, on avait pris des nourrices pour aider la mère ; et pendant plusieurs années, ces dix chiens tous de même vitesse, aussi mordants et aussi beaux les uns que les autres, prirent constamment ensemble la tête, depuis le lancer jusqu'à la mort.

Aucun animal ne pouvait leur résister ; et pour les suivre il fallait mettre les chevaux à tout leur train.

Le plus célèbre de tous fut *Lucifer II*, absolument noir, avec feu aux yeux ; splendide animal, limier incomparable, chien de rapprocher rapide et aussi chien d'attaque de premier ordre ; il ne criait pas très souvent, mais son cri sonore et prolongé se faisait entendre de très loin.

Quand les chiens de meute à la harde l'avaient entendu, tous tremblaient d'impatience, et n'importe à quelle distance, dès qu'on découplait, ils partaient comme des flèches, coupant par les routes, et on était sûr que tous allaient rallier très vite et ensemble ; un bruit formidable succédait tout à coup à la chasse relativement peu bruyante des chiens d'attaque.

Un étranger, qui assistait un jour à une de mes chasses, et causant avec un de mes amis, s'étonnait d'entendre si peu de bruit avec un équipage qui avait tant de réputation. « Patience, lui dit mon compagnon, il n'y a que trois chiens

d'attaque et on ne sonne pas. La vieille louve était signalée au rapport, et on doit en ce moment séparer un louvart. »

A peine cette explication était-elle terminée, qu'on entendait le découplé et toutes les trompes. Pendant deux heures, dans les gorges profondes de cette forêt, on n'entendit plus qu'un bruit sourd et continu, répercuté par les échos, ce qui ne permettait pas de distinguer la voix d'un chien plutôt que celle d'un autre ; puis tout à coup le silence complet, pas d'abois ; l'animal était étranglé.

Pendant la saison des chasses, je m'adjoignais le piqueur Charon, que j'ai déjà nommé ; il n'était plus jeune, mais c'était une véritable célébrité, très bonne trompe et valet de limier absolument inouï ; il avait le génie de la chasse et faisait les brisées sur le loup avec un très beau braque français, ardoisé avec taches brunes.

Ce limier était absolument remarquable, et de plus, sous tous rapports, très bon chien couchant. Son père avait été aussi très jeune excellent limier sur le loup, et voici comment le hasard s'était mêlé de son dressage.

Charon était à pêcher la truite, le long d'un ruisseau, son chien le suivait. Il y avait ce jour-là réunion des cultivateurs du pays dans un bois voisin pour chercher une portée de loups.

Tout à coup Charon voit la louve passer à toute vitesse portant un louveteau dans la gueule. Réellement inspiré à ce moment, il se cache avec son chien ; la louve revient peu après, rentre au bois et ressort toujours aussi vite portant encore dans la gueule un autre louveteau. L'opération se renouvelle quatre fois, puis la louve ne revient pas.

Charon met alors son mouchoir au cou de son chien, puis y attache sa ligne.

Le chien, mis sur la voie de la louve, hérisse d'abord le poil. Son maître l'encourage, il finit par suivre lentement, puis de plus en plus vite. Il était devenu du premier coup limier parfait.

J'ai vu travailler son deuxième chien couchant ; il marchait très vite, la tête haute, bien longtemps après le passage de l'animal et dans les retours ou brusques détours, n'hésitait jamais. Pour dresser mes limiers, je les prenais jeunes. Mes piqueux suivaient Charon et son chien couchant, puis on les laissait dépasser sur la voie, et c'est comme cela qu'ils ont fait les remarquables limiers qui m'ont tant aidé : *Flambo*, *Bono*, *Mène-d-mort*, *Lucifer II*, *Midas*, *Tourlourou*, *Royalo*, etc. C'est avec l'un deux, *Tourlourou*, que mon premier piqueur put mettre à néant, avec un plein succès, une manœuvre déloyale.

Il y avait, cette année-là, au mois de

septembre, une portée de cinq louvarts absolument cantonnée dans le bois du Quiliou, près de Plogastel-Saint-Germain. Mon piqueur en avait pris connaissance.

J'étais en voyage, mais j'avais promis de chasser pour la fin d'octobre, aussitôt mon retour ; et quelques jaloux de mes chasses de l'année précédente avaient résolu d'agir seuls.

On mit en avant l'absence du lieutenant de Louveterie ; une battue administrative fut demandée par le maire, et à plus de trente kilomètres à la ronde tous les porteurs de patraques furent convoqués.

Les instigateurs de la fête se promettaient une satisfaction grande du mauvais tour à jouer ; nous prouverons, disaient-ils, que l'on peut tuer tous les loups en un seul jour, sans recourir à ce grand équipage qui ne les prend que successivement, en plusieurs jours, et de plus

nous nous amuserons sans avoir besoin d'invitations, que le lieutenant de louveterie ne juge pas utiles, et qu'il ne fait jamais.

Un de mes amis s'empresse de me prévenir, et j'écris immédiatement au piqueur de partir avec son limier ; il avait quatre jours devant lui, et il savait ce qu'il avait à faire : poursuivre continuellement la vieille louve à trait de limier.

Rien ne dégoûte des loups de la meilleure demeure à laquelle ils sont habitués, comme cette manœuvre silencieuse, répétée. Aussi, la veille de la battue, mon valet de limier avait la certitude absolue que la louve, suivie de tous les louvarts, était allée s'établir à dix-huit kilomètres de là.

Quelques heures avant cette chasse, il fit encore le bois du Quiliou, pour l'acquiesce de sa conscience, et s'arrangea de

façon à traverser la place du bourg, précédé de son limier, au moment où tout le monde était réuni sur la place.

« Vous venez du bois du Quiliou, lui disait-on. Vous y avez trouvé les loups ? » François les regardait avec son sourire moqueur et leur disait lentement :

« Les loups ne sont pas au bois du Quiliou, ils en sont même très loin, je sais où ils sont et mon maître les chassera à son retour ; il vous faut y renoncer ; vous n'avez pas de limier et vous ne sauriez les trouver. »

La déconvenue de ces chasseurs d'occasion fut immense. En effet, il y eut seulement quelques chasses de lapins.

Je ne voulais pas, après cela, que les cultivateurs du pays souffrent des déprédations de cette famille, et j'ai tenu à honneur de prendre tous ses membres. Ce qui fut fait avant le 1^{er} novembre.

Nous fîmes cette année-là un dépla-

cement, chez Messieurs Amédée et Emile de Lécluse-Trevoëdal. Leur cousin, Ernest de Lécluse-Trevoëdal, ainsi que le baron de Bastard, de Madec, mon frère et moi, faisaient aussi partie de cette réunion ; de plus, Messieurs le Comte de Saint-Luc et de Méré venaient se joindre à nous pour les rendez-vous aux bois.

Ce pays de chasse, qui forme l'extrémité ouest du Finistère, est rempli de taillis de peu d'étendue, mais c'est une des localités où j'ai pris le plus de loups et où les chasses étaient les plus brillantes, l'animal étant très souvent en débucher pour passer d'un bois à l'autre.

Les cultivateurs avaient déniché une portée de chiens-loups ; mais on disait qu'il en restait un. Ce que le rapport nous assura être vrai. Attaqué au bois de Goarem-vez, il se défendit bien, mais sans débucher, et fut pris sous bois. Nous nous contentions, avec nos chevaux, de

faire le tour de ce bois inextricable, impossible de pénétrer ; c'est de là que nous entendîmes sonner la mort et la moitié de la fanfare du Louvart ; Charon et les autres s'étaient entendus pour cela, en disant qu'on ne pouvait sonner que la moitié de la fanfare pour un demi-loup.

Il était noir, à poil fin et court ; les oreilles droites, mais un peu plus longues que celles du loup, avec le bout retombant légèrement ; enfin, les pattes, blanches à leur extrémité, criblées de petites taches noires.

Dans son manuel de la *Vénerie française*, paru dernièrement, le Comte Le Couteulx de Canteleu, dit, page 209, qu'une louve sans mâle se fait accompagner dans sa chaleur et servir par quelque chien de berger errant et vagabond. De là naissent des métis qui, recroisés avec de vrais loups, donnent quelquefois des animaux bizarres.

J'ai tué, en 1872, un grand chien-loup noir qui était certainement un produit de ce genre ; il avait bien plus la tête d'un dogue que celle d'un loup, et avait le bout de l'oreille tombante. Mais pour tout le reste c'était bien un loup.

Le lendemain de cette chasse de Goarem-vez, nous attaquions une vieille louve signalée au bois de Poul-ar-Marquis. Nous n'avions que nos fouets et nos trompes, mais nous avons été rejoints par Le Dall, garde et dresseur de chiens chez de Madec.

Je l'envoie au débucher nord du bois, et on avait à peine fini de découpler et de sonner le premier trôler, que j'entends un coup de fusil. C'est Le Dall, certainement, qui a tiré, et je pars au galop. Il n'avait qu'un fusil à baguette, et le premier coup chargé à balle avait raté : « Le loup était à cinquante mètres en travers, dit-il, et je l'ai tiré de mon second coup avec du

quatre zéro. J'ai certainement touché, ajoutait-il, mais l'animal n'a pas accusé. »

De Bastard me rejoint à ce moment. La meute sortait du bois et marchait grand train. Tout-à-coup, à un kilomètre de là, et suivant au plus près, nous n'entendons plus rien et nous arrêtons nos chevaux. Nous voyons bientôt tous les chiens arrêtés et couvrant la louve qui expirait peu de minutes après ; il n'y avait pas eu d'abois. C'était une bête magnifique, dont la tête figure encore dans les trophées du château du Vieux-Châtel ; en l'écorchant on s'aperçut que trois plombs avaient passé entre ses côtes.

Peu de jours après commençait la série des grands déplacements, et l'hallali fut sonné encore vingt et une fois sur le loup. Mes trente-deux chiens, réunis aux dix-huit du baron de Bastard, formaient une meute compacte de cinquante chiens, vites et mordants.

Animal lancé, animal pris.

Je dirai, toutefois, que pour prendre vite et à coup sûr, il faut le nombre. Indépendamment du moment de l'hallali courant et de la mise à revers, un loup arrivera bien plus rapidement à cette phase critique avec quarante ou cinquante chiens biens créancés et bien en meute qu'avec dix.

Une bonne meute qui a pris beaucoup d'animaux, sait qu'il faut prendre ; les chiens s'y attendent et veulent mordre le plus tôt possible. C'est un étau, et à chaque élan de galop, comme à chaque tour de vis, la meute se rapproche du but ; la bête ne peut résister et le résultat est mathématique.

Les chiens, habitués à prendre, ne se tromperont d'ailleurs jamais ; que de fois n'ai-je pas vu, soit au début de ces chasses bruyantes, soit à la fin, des animaux divers affolés, fuyant devant la

meute et suivant la même direction, très souvent, sur la voie même de la bête de chasse. Les chiens créancés n'hésitent pas, continuent sans change jusqu'à la mort. Les jeunes chiens, qui pourraient, peut-être, à leur début, faire une faute, sont entraînés par le gros de la meute.

